



La dernière Cène

La ultima cena
de Tomas Gutierrez Alea

Fiche technique

Cuba - 1976 - 2h

Couleur

Réalisation et scénario :

Tomas Gutierrez Alea

Montage :

Nelson Rodriguez

Musique :

Leo Brouwer

Interprètes :

Nelson Villagra

(Le comte)

Silvano Rey

Luis Alberto Garcia

José Antonio Rodriguez

Samuel Claxton

Mario Balmaseda



Résumé

Aristocrate et catholique, le riche propriétaire d'une sucrerie est torturé par sa conscience. Pour atteindre la pureté spirituelle et se convaincre qu'il agit en toute justice, il s'oblige à accomplir de véritables actes de contrition. Ainsi, le jeudi saint, le comte réunit douze de ses esclaves et les invite à un banquet pascal. Le lendemain, vendredi saint, au mépris des paroles du comte, le contremaître du domaine, veut obliger les esclaves à travailler...

Critique

«L'esprit chrétien, entre guillemets, est essentiellement hypocrite et nous assiège de partout (chez nous et ailleurs). Pour ne pas aller chercher plus loin, pensez aux menées de la Démocratie chrétienne... durant les événements du Chili.»

Prendre dans la figure, d'entrée de jeu, cette interview de Tomas Gutierrez Alea aurait plutôt tendance à nous braquer contre **La ultima Cena (La dernière Cène)**, cette œuvre cubaine primée au Festival de Biarritz.

(...) Ce film parabole est porté par un indéniable souffle lyrique, passionné, par un

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

mouvement épique et tragique qui échappe moins bien aux pièges du baroque qu'à ceux du manichéisme. Ainsi le prêtre s'y trouve plus ménagé que le comte dont on sait à l'évidence qu'il doit incarner le plus impitoyable racisme colonialiste. Il faut, pour l'accepter, replacer ce film dans son contexte historique. Comment le réalisateur prendra-t-il en compte dans ses prochaines œuvres le rôle aujourd'hui joué par les catholiques, et leurs prêtres, dans la lutte contre l'oppression en Amérique latine ?

J. P. Hauteccœur
La Croix - 7 Avril 1983

L'esclavage, thème récurrent du cinéma cubain, et la mauvaise conscience judéo-chrétienne servent de thèmes directeurs à **La ultima cena**, dont l'argument a été élaboré à partir de quelques lignes d'un livre de Moreno Fraginals **El Ingenio**, écrit à la fin du XVIII^e siècle. Dans le contexte du durcissement de l'exploitation des Noirs à Cuba après la révolte de Saint-Domingue, un comte pieux, vit mal à l'aise dans son personnage d'opresseur. Le spectacle de la mutilation de Sebastian, un esclave échappé à qui, pour punition, le contremaître coupe l'oreille, l'ébranle. Il prend alors, pour se mortifier, la curieuse initiative de réunir avec lui, après leur avoir lavé et baisé les pieds, douze esclaves (dont Sebastian) pour un repas pascal. Mais que va-t-il leur enseigner au cours de cette parodie de la Cène ? Que le vrai bonheur est le prix du renoncement et de la misère.

Rassasiés, les esclaves s'apprentent à jouer du repos, du dimanche pascal. Mais le contremaître ne l'entend pas ainsi. Furieux, les Noirs se révoltent et saccagent la plantation cependant que le comte, toute contrition bue, prend la tête de la répression et se montre impi-

toyable : onze convives sont décapités et leurs têtes exposées sur le lieu choisi pour l'érection d'une chapelle. Le douzième s'est enfui, il court dans la jungle, symbole d'espoir. C'est l'esclave Sebastian, révolté irréductible.

Film historique dénonçant les contradictions de l'opresseur et le rôle de la doctrine chrétienne dans la justification de l'exploitation, **La ultima cena** est surtout un splendide moment de cinéma. Une construction subtile permet de découvrir en profondeur chacun des douze convives, lors du huis clos de la cène, la minutieuse chronique de cette longue scène constituant le moment fort du film. La couleur (éclairage des intérieurs, et extérieurs naturels superbes) est heureusement utilisée. L'interprétation et la direction d'acteurs remarquables. On appréciera notamment la performance, dans le rôle du comte, de Nelson Villagra, acteur cubain en exil.

Bien que classique et d'un symbolisme insistant (oiseaux, cascades, courant impétueux du torrent, vie sauvage, course) la dernière séquence ne manque pas de pugnacité.

Christian Bosséno
Revue du Cinéma n°382 - Avril 1983

C'est la Semaine sainte et le comte, homme très pieux, se rend à la plantation avec une idée en tête : mimer les derniers jours de la vie du Christ. Le lendemain de son arrivée, le jeudi, il choisit douze esclaves et, comme Jésus aux apôtres, leur lave les pieds...

Tomas Gutierrez Alea, Maria Eugenia Haya et Tomas Gonzalez ont écrit le scénario du film cubain **La dernière Cène**, en s'inspirant d'événements qui ont eu lieu près de La Havane à la fin du XVIII^e siècle. L'histoire se situe au carrefour des contradictions de la société cubaine de l'époque : choc des idées (christianisme, philosophie du siècle des Lumières et univers magique) d'une part ; volonté

d'accroître la production sucrière, et donc le profit, et risque de «surpopulation» noire de l'autre. La révolte qui gronde contre le colonisateur espagnol s'ajoutant à ces antagonismes.

Le soir venu, le comte partage avec ses esclaves le pain et le vin. La parodie, qui rappelle certaines scènes du cinéaste espagnol Luis Buñuel, frise bientôt le drame car le maître n'oublie pas que l'un des apôtres, Judas, a trahi son seigneur. Or il est assis à gauche de Sebastian, qui vient d'être brutalement châtié par le contre-maître. Quand, engourdi par l'alcool, le comte s'endort, Sebastian prend la parole, devient le Christ, l'émissaire de la liberté et le comte se transforme symboliquement en Judas.

L'esclave raconte l'histoire du monde, son histoire. Le dieu Olofi a créé la vérité, qui est belle, et le mensonge, qui est laid. Lorsqu'ils se rencontrent, un violent combat s'ensuit au cours duquel la vérité a la tête arrachée. Elle la cherche désespérément, pense l'avoir retrouvée la remet en place, «*Depuis ce jour, conclut Sebastian, le corps de la vérité parcourt le monde avec la tête du mensonge.*» La suite du récit est fort édifiante. Le comte avait accordé aux esclaves la grâce de ne pas travailler le Vendredi saint. Pourtant, le lendemain, le contre-maître supprime la faveur. C'est la révolte. Pour l'écraser, le maître n'hésite pas à la noyer dans le sang et à condamner à mort les douze «apôtres». Mais il ne sait pas que grâce à ses pouvoirs magiques, Sebastian se transforme à volonté en pierre, en fleuve, en vent, en cheval. Et que, parfois les damnés de la terre peuvent compter sur l'aide de quelques Blancs progressistes...

Par un discours cinématographique baroque et envoûtant, Tomas Gutierrez Alea nous entraîne dans la magie et la poésie de l'imaginaire des esclaves. Il sait créer une atmosphère tendue grâce à la symbiose de l'image, des dialogues, de la musique et d'un humour percutant. A plusieurs reprises, on a signalé

l'influence de Buñuel sur l'art de Gutierrez Alea. Après **La dernière Cène**, un autre rapprochement s'impose avec l'écrivain cubain Alejo Carpentier, qui avait choisi la même période de conflits pour cadre de son roman *Le Recour de la méthode*. Cette fin de XVIII^e siècle qui connaît la poussée commerciale anglaise, mais aussi les idées révolutionnaires françaises, qui furent appliquées aux Caraïbes de façon parfois si contradictoire et avec, en toile de fond, la crainte du pouvoir noir. Le comte, lui, symbolise ce christianisme espagnol quelque peu désuet, déchiré entre la foi et la recherche du profit dans la société capitaliste qui émerge.

Ricardo Caraudó
Jeune Afrique n°1192 - 9 Nov. 1983

Le cinéma cubain existe officiellement depuis 20 ans. Résultat : il a pris un retard énorme sur l'histoire du cinéma et sur la constitution de modèles de fictions historiques. A la Havane, la naissance de la fabrication de l'image d'une nation pour un peuple est toujours en vigueur. On a raison de craindre la mémoire comme mot d'ordre. C'est en effet la meilleure des amnésies qui évite aux cinéastes de venir froisser leurs costumes hagiographiques sur les aspérités du présent cubain. Sur le papier, **La ultima Cena** de Tomas Gutierrez Alea se présente mal : on s'attend à une commémoration officielle de plus des premiers héros et martyrs involontaires de la révolution qu'on déniche au gré d'une mémoire infiniment extensible. **La ultima cena** n'est pas **La Cecilia** d'Humberto Solas. Sur un scénario prévisible (au 18 siècle, l'affrontement entre un propriétaire de canne à sucre et des esclaves noirs venus d'Afrique), Alea en greffe un autre qui l'est tout autant (la Semaine Sainte, du mercredi au dimanche de Pâques : l'histoire est connue) ce qui a pour effet d'engendrer

des événements insoupçonnés. Un propriétaire qui veut jouer à la Semaine Sainte se choisit douze apôtres parmi ses esclaves. Il leur lave les pieds et les invite à sa table. Remake de la cène où le propriétaire se montre tour à tour démocrate sincère (il prône le rapprochement et l'égalité maître/esclave), héros masochiste attendrissant (va-t-il jouer jusqu'au bout le rôle du Christ ?) et tyran ignoble (il vante aux esclaves les mérites de la résignation : c'est Dieu qui a voulu que les noirs coupent la canne à sucre). Les deux scénarios ne fonctionnent pas sur des rails. Ils se minent l'un l'autre, si bien que tout envol parabolique (la métaphore n'aura pas lieu) tourne court. Le Vendredi saint, les esclaves-apôtres, voyant que leur chrétien propriétaire n'a pas tenu parole (il leur avait promis un jour de repos) se révoltent contre lui. Le contremaître sera tué à 15h mais, en raison d'une tragique erreur de distribution (le Christ, ce n'est pas lui), il n'aura pas la chance de ressusciter le dimanche. Le propriétaire, qui se prend pour Dieu le père tout en s'identifiant à Jésus même s'il manque visiblement d'Esprit, déclare la guerre à ses douze apôtres. Ce sont eux et non le Christ qui seront tués et crucifiés. Tous sauf un. Délicieux paradoxe : seul Judas, le traître, s'en sortira vivant (les dernières images le montrent libre comme l'air). Alea prend beaucoup de plaisir à contrecarrer la destinée de ces deux scénarios institués : le scénario politique cubain (infiniment plus protégé) et le scénario religieux. Son humour iconoclaste, qui tient surtout à ce mélange de sérieux et de détachement souverain, fait plus d'une fois penser au **Ponce-Pilate** de Roger Caillois. On ne manquera pas d'évoquer également le nom de Buñuel, cinéaste qu'Alea aime beaucoup. Alors que son film **Les Survivants** souffrait de la proximité du modèle, de la référence avouée à **Viridiana** et à **L'Ange exterminateur**, **La ultima Cena** semble respirer avec beaucoup plus de liberté. Calquer deux

scénarios connus, au départ aveugles l'un à l'autre, offre un collage arbitraire aux gags inattendus. Dommage que ce soit un peu trop facilement le scénario de la Semaine Sainte qui prenne à lui seul tous les coups. Mais ne demandons pas l'impossible.

Charles Tesson
Cahiers du Cinéma n°347 - Mai 1983

Propos du réalisateur

L'argument de **La ultima Cena** a été élaboré à partir d'un paragraphe du livre *El Ingenio* de Moreno Fraginals écrit vers la fin du XVIII^e siècle. Ce paragraphe très court, est une anecdote du comte de Casa Bayona qui, dans un acte de profonde ferveur chrétienne, décide de réunir douze de ses esclaves autour de sa table, à l'occasion du jeudi saint.

Jusqu'alors, l'exploitation de l'esclavage avait été relativement modérée à Cuba. Il existait une relation presque patriarcale dans laquelle l'esclave faisait pratiquement partie de la famille. On le faisait travailler normalement, sans l'extrême cruauté qui allait surgir plus tard.

La révolution française, la révolte des esclaves en Haïti sont une des causes du démantèlement de la production sucrière haïtienne alors que la demande mondiale est en augmentation. A Cuba, le résultat est immédiat : un changement radical dans le traitement des esclaves qui se traduit par une terrible exploitation de ces derniers. C'est dans ce contexte que le comte de Casa Bayona décide d'officier ce rite dans lequel il prend la place du Christ et parle aux esclaves en essayant de trouver une justification à leur exploitation.

Dans le film, le comte est un personnage divisé dont les deux pôles sont représentés par le chapelain et le contremaître ; le premier représente pour lui le salut, la rédemption ; c'est un homme qui veut vivre avec Dieu mais qui veut

aussi bien vivre sur terre et c'est alors le contremaître qui entre en action.

Les esclaves, quant à eux, sont présentés comme des individus et non pas comme une masse. Il faut signaler que l'histoire des esclaves n'a jamais été racontée par eux-mêmes. A travers la personnalité spécifique de chacun des esclaves jouant momentanément le rôle des apôtres, s'expriment leur monde et leurs drames.

La ultima Cena s'inscrit dans une des lignes fréquentes du cinéma cubain de fiction qui traite du thème de l'esclavage et emploie diverses voies dramatiques pour le refléter et l'analyser.

L'importance du cinéma historique ne se réduit pas seulement au désir de «reconstruire» des moments particuliers du passé, elle se situe surtout en relation directe avec la répercussion sur le présent.

Le réalisateur

Figure centrale du cinéma cubain, Tomas Gutierrez Alea est né à La Havane en 1928, mort en 1996.

Il a été formé au Centre expérimental de la cinématographie de Rome, et ne donnera la pleine mesure de son talent qu'après la révolution Castriste.

Histoires de la révolution est le premier long métrage non documentaire produit par l'ICAIC, L'institut Cubain de l'Art et l'Industrie Cinématographique émergente.

Les douze chaises lui permet d'aborder la comédie, genre auquel il reste fidèle avec **Les survivants** et qui lui offre des possibilités critiques qu'il exploite dans **Mort d'un bureaucrate**, l'un de ses films les plus connus.

Tomas Gutierrez Alea, surnommé «Titon», poursuit un parcours lucide et humaniste, avec notamment **La dernière Cène**, sur le lourd héritage colonial, puis **Jusqu'à un certain point**, sur le machisme de la société cubaine.

En pleine crise du castrisme, il fait une fois de plus la preuve de son anti-conformisme, de son rejet des préjugés, avec **Fresa y chocolate**.

Le Cinéma cubain, sous la direction de Paulo Antonio Paranagua

Filmographie

Esta tierra nuestra	1959
Historias de la Revolucion Histoires de la Révolution	1960
Las doce sillas Les douze chaises	1962
Cumbite	1964
La muerte de un buracrata La mort d'un bureaucrate	1966
Memorias del subdesarrollo Mémoires du sous développement	1968
Un pelea cubana contra los demonios Un combat cubain contre les démons	1971
La ultima cena La dernière Cène	1975
Los sobre vivientes Les survivants	1978
Hasta cierto punto Jusqu'à un certain point	1983
Fresa y chocolate Fraise et chocolat	1992
Guantanamo	1996

Documents disponibles au France

La vie ouvrière n°2013 - 28 Mars au 3 Avril 1983
Le canard enchainé
Différence - Avril 1983
L'éducation Hebdo n°24 - 24 Mars 1983